

Carte blanche à Serge Giguère

Serge Giguère

Numéro 151, mars-avril 2011

Serge Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, S. (2011). Carte blanche à Serge Giguère. *24 images*, (151), 14–19.

Carte blanche à Serge Giguère

Vu que je ne peux pas tourner toutes les images qui m'interpellent par-ci par-là, je vous en livre quelques-unes qui m'ont habité et me stimulent encore à continuer à faire mon métier.



Photo: Serge Giguère

Je suis très fier de cette photo que j'ai prise de mon père vers 1964. Ouvrier plein de tracas. Il fumait son mégot jusqu'au bout.



Photo: Serge Giguère

Je photographie mon chum photographiant sa blonde dans mon premier studio de photo, quand j'avais 17 ans, dans le poulailler désaffecté chez nous. J'avais comme un regard documentaire avec du recul? En tout cas, un éclairage de bon goût dans des «gallons» de sirop d'érable perforés (sourire).



Archives Serge Giguère

Robert Tremblay, Serge Giguère, l'installateur, Ulysse Tremblay (le père de Robert).

Le jour de l'arrivée de notre première table de montage aux Films d'aventures sociales en 1974 dans un logement à Saint-Henri, sur la rue Notre-Dame en haut de Miracle Pizzeria.

On a acheté la table de montage grâce à un prêt de la Caisse populaire de mon village natal, Arthabaska. Le gérant m'a accordé le prêt en disant: «Ouan, on investit pas souvent ici dans le cinéma, mais vu que t'as bien remboursé tes prêts étudiants, on va te prêter ce qu'il faut.»



Photo : Serge Giguère

J'ai pris cette photo de ma compagne Sylvie Van Brabant qui fera le poster de notre film « Depuis que le monde est monde » sur comment on accouchait au Québec en 1980. Elle est enceinte de notre fille, Katerine Giguère.



Photo : Sylvie Van Brabant

Mes deux enfants, Théo et Katerine, mes deux plus beaux longs métrages... toujours en montage.

Hommage à Louis-Edmond Hamelin

Note : je fais présentement un film sur le parcours de cet immense géographe qu'on surnomme le père de la nordicité. Il est, soit dit en passant, l'auteur de ce mot. À 87 ans, il est toujours actif intellectuellement et intervient dans le débat public, comme dernièrement encore sur Le Plan Nord du gouvernement québécois.

Que de temps de navigation intense au Nord, avec des pourtours si peu flamboyants, vous avez fait, voyageant comme des glaces flottantes qui viendraient fondre dans le bréviaire du sommeil!
L'insomniaque crache dans son néant
Vous, vous étanchez la soif de l'inconnu nuit après nuit
En provoquant des tempêtes d'idées neuves par des veilles soutenues...
Vous sablez au papier fin le miroir aux alouettes
Vous vous emballez en une intense routine
Pour vous, le temps qui fuit ne s'énerve pas dans les détroits étroits des sautes d'humeur

Car les pérégrinations de vos ancêtres vous habillent constamment de neuf Moults rivages absents de notre mémoire se nomment désormais par vous « battures d'hiver » et surtout, battures à nous autres. La plainte d'un pays à l'étroit dans la vallée et son fleuve

Vient dans votre pourvoirie pour braire et suffoquer.

Mais cette plainte, vous la faites taire

Vous osez nommer plutôt le Québec total dans son axe nord-sud.

Vous assoyez cette enfance d'un pays imaginé, en pointant l'horizon de la première américanité des autochtones.

Vous oseriez peut-être rire dans votre barbe en disant que

la plainte revendicatrice des conquérants européens s'est embourbée dans une tourbière réticulée.



Pour rendre compte de tout cela dans notre « caméramage » (le mot est de Pierre Perrault),

Nous irons à votre rencontre parfois avec des raisons vite battues par les émotions.

Et prendre notre mal en patience, en glanant les hauts faits dans votre discours,

Vaudra bien la fuite d'un caribou qui se rit du chasseur!

Qu'espérer de plus, pour autant que l'aventure de nos tournages se fasse avec de joyeux répit.

Sancho

Sancho Panza est monté sur son mulet
Il traîne, attachés à une corde, une série
de petits Don Quichotte en terre cuite
Ça fait longtemps qu'il les traîne.
Il a même grimpé une colline
Ça lui a pris une journée pour convaincre
son mulet d'avancer jusque-là.
Les petites figurines sont pas mal
amochées.

Le trajet les a laissées quasiment en ruine...

En se servant de ses jumelles
Sancho voit bien son vrai Don Quichotte en haut de la montagne.
Il l'attend, imperturbable sur sa picouille,
« Va-t-il m'engueuler quand j'arriverai là-haut? » se demande Sancho

Mais il est loin de son but.
Il avance sur son mulet,
Ses figurines attachées en série à la corde s'effritent de plus en plus
Et dire qu'au départ, il voulait faire une surprise à son ami
En lui offrant des figurines propres

Il se console en se disant que ses petits Don Quichotte qui retournent
ainsi à la poussière
Ne seront jamais un produit dérivé de son célèbre compagnon
Sancho ne peut s'empêcher de penser que si les figurines avaient
été montées sur des roulettes,



Photo : Serge Giguère

S'il avait eu un vrai cheval comme
Don Quichotte, les figurines à la traîne
n'auraient pas fini dans la poussière.
« Les traces de leur passage en auraient
même été ennoblies » qu'il se dit.

Il aurait pu se présenter là-haut dans
l'insouciance.
Mais là, il tient juste une corde effilochée
à l'heure qu'il est.
Le malheur s'appelle mulet.

Sancho se sent inconséquent dans sa démarche presque immobile
Le bilan de sa trajectoire s'amenuise
Le vent qui a presque tout emporté favorisera mal la mémoire du
célèbre chevalier.

Arrivé enfin là-haut, Sancho sourit timidement à son maître
Tout en roulant sa corde effilochée autour de sa main gauche.

Don Quichotte pousse un soupir: « Nous sommes en retard ».
Les deux compagnons repartent sur leur monture;
Contre toute attente, le mulet suit allègrement la picouille du
grand chevalier.

Jamais Sancho ne racontera à Don Quichotte l'aventure des figurines.
Un jour que les deux hommes faisaient boire leurs bêtes à la rivière,
Sancho laissa tomber sa corde effilochée dans l'eau.
Il la regarda s'en aller dans la fabrique des souvenirs.

L'angle du départ

Ce qui se dira ici ne sera pas une symphonie
mais bien plus un chant *a capella*. « On y
va? On y va ».

Durant toutes ces années, je n'aurai finalement
trouvé qu'un angle ou deux pour
jongler mes films, aborder un personnage,
c'est de me mettre à ses trousses et de le traquer
tête baissée... avec si possible son absolu-
tion. Je me mets en position « recul » et je
me donne comme complices le temps et une
bonne dose de trac. Ces coups de caméra
qui virevoltent sans cesse laissent planer un
espoir qui est celui du chasseur j'imagine,
moi qui n'ose pas m'approcher d'un fusil,
par peur qu'il m'explose en pleine face.

Je vise une situation, je propose un canevas,
et le reste je l'attribue à l'humeur du
moment de mon personnage et à la mienne.

On dirait que le matin du tournage je voudrais
abolir le temps tout à coup et me retrouver
avec mes attentes comblées, avant même
d'avoir levé le petit doigt. Oh! Quel mer-

veilleux film ce serait, fait de collages
soyeux, dans un rêve éveillé! Et
au lieu de ça, ce qui m'attend près
de la porte, c'est une caisse d'équiper-
ment à transporter avec un sandwich
aux œufs à manger au volant
en me rendant au lieu du tournage.

Sur la route, un soleil avare qui
me donne quand même le goût
d'arrêter. Je dois faire, que je me
dis, une photo de ce paysage aux lumières
éteintes. « Même si la lumière n'est pas
belle? – Oui, monsieur! »

Je sais, cet arrêt est de la procrastination.
Je suis en train, à ma manière, de me mettre
en état d'écoute au superlatif pour ce qui va
advenir. J'agis comme si je voulais être en
retard au rendez-vous de mon tournage en
m'enfargeant partout.

Plus tard, ma journée dans le sac, j'imagine
parfois les millions de pixels des images
que je viens de tourner, qui se disperseraient



Photo : Serge Giguère

par terre en annulant tous mes efforts. Quel
cauchemar! Et je vois en plus mes images
recouvertes de poussière rejoindre le lot des
murs qui tombent dans l'oubli.

Et dire que je n'ai presque pas eu le choix
de mon départ ce matin de tournage-là...

Cette vision fugace m'incite à vouloir
encore une fois tourner en rond les jours
à venir. C'est simple. Je lèverais les yeux
sur une vieille horloge pour suivre encore
et encore le va-et-vient du pendule, en me
prélassant dans l'absence.



Photo : Serge Giguère

La re-nommée

À l'aube, elle s'est re-nommée. Le souffle court, elle entreprit de grimper la colline couverte de la première neige. Elle tirait sur son traîneau en maugréant. Et là-haut, fermant les yeux, elle s'est jetée sur son rêve en criant, appelant en force la candeur de son enfance. Puis, elle s'est laissée fondre, sachant que l'imprévu serait au rendez-vous dans l'imprenable secousse qui la ferait rebondir dans la raison qui la portait dans sa fuite en avant. Une raison sans âge. Les yeux fermés, l'imprévu s'est présenté. Elle a soudain revu les mitaines mouillées qu'elle donnait à sa mère, au retour d'une glissade. Une glissade enfouie si loin, tellement heureuse de la retrouver. Elle a souri. Tiens, le premier sourire depuis longtemps. Depuis le temps, tant de pentes lui avaient cabossé sa mémoire muette.

Le pilote

J'avais onze ans, je marchais dans un champ qui entourait mon village.

Une ouverture s'est faite dans le ciel

Un petit avion est alors sorti d'un nuage

Il descendait en vol plané

Il se posa et s'arrêta devant moi

Le pilote sortit de l'appareil

Il s'essuya le front

Il vint vers moi et me demanda :

« Où suis-je ? »

– Vous êtes au bout de vos peines », m'entendis-je dire.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela.

J'étais abasourdi par cette arrivée

Je n'espérais plus personne dans mon champ

Mais il y a eu ensuite ce moment qui était comme un rêve.

« Montez », qu'il m'a dit.

Je suis monté, il a fermé la porte de l'avion derrière moi.

Il m'a salué de la main.

J'ai mis facilement le moteur en marche

J'ai décollé.

Très vite, je me suis retrouvé au-dessus des nuages. J'ai arrêté le moteur.

Il faisait bon de planer dans ce coussin ouaté.

Mais après trente secondes, j'ai remis le moteur en marche.

J'ai descendu. Le pilote était toujours debout dans le champ.

Il m'a fait signe d'atterrir. Ce que j'ai fait très bien pour une première.

Le pilote m'a ouvert la porte. Je suis descendu en souriant.

Le pilote s'est glissé dans l'appareil. Il a dit : « Je reviendrai. »

Des jours durant, je suis allé dans le champ pour l'attendre. Mais il ne revenait pas.

En lisant le journal de la ville voisine quelques semaines plus tard, j'ai vu le pilote photographié à côté de son avion. Il

donnait une entrevue au journaliste. Il disait : « Je ne perds jamais mon temps. Je monte plus haut que les nuages, je fais des ronds, je redescends en coupant le moteur tout en fermant les yeux trente secondes. En les ouvrant, je choisis très vite un champ où atterrir. Cela fait vingt ans que je fais ce manège. C'est une discipline un peu casse-cou. Mais que voulez-vous. Je ne peux me défaire de ce grand enthousiasme, de cette passion qui m'habite. »

J'ai refermé le journal. Je venais de rencontrer une sorte de rêveur. Je ne cesse depuis d'essayer de le voir atterrir dans les personnages que les hasards de la vie mettent sur mon chemin... dans le champ cinéma.



Photo : Gaston Giguère

Mon premier trépied à l'hôpital à Québec. J'ai 11 ans. Opération au poumon. Durant ce séjour, j'ai vu mes premiers gros avions à l'aéroport de Québec... j'ai pu rêver de m'envoler de l'hôpital...

Le vendeur d'icebergs



Photo : Serge Giguère

« Pas ça, je vous en prie!
Ne me demandez surtout pas d'être un
vendeur d'icebergs,
Faites un détour. »
Là-dessus, je leur ai fermé la porte au nez.
« Suis parti en Mongolie. »
Du moins, en me sauvant, c'est ce que j'ai
écrit sur un bout de papier brun, cloué sur
la porte d'en arrière.

Mais, la vérité, c'est que je peux être
rejoint
Sur le sable blond de la Côte-Nord
Je ne dis pas où. Je vagabonde.
Cependant, je suis facile à trouver.
Je transporte un couteau dans l'eau
Je rime mes vers sur le bord des tourbières.



Photo : Serge Giguère

Me suis acoquiné avec un pêcheur de la
Côte à la retraite
On joue du coude dans les côtes de l'autre
On se tord de rire en chantant :
« Y a pu de poisson

Y a pu d'arêtes!!! »
Pis on arrête de rire sec.
Le soir, on défait notre chemin sur la
grève à reculons.

La nuit, on entend passer trop de chars
Le bruit de la banqueroute est dedans
Le gaz trop cher a allumé de
nouveaux phares

Dans nos rêves,
Des chiens errants s'échappent des cornes
de brume
La lune s'énerve
On va bientôt vendre nos minounes à
la ferraille
Si on veut manger.
Mais y a même pu d'arêtes, on a crevé
les poissons.

Y en a un tout à l'heure, sur le bord de la
route 138,
qui s'est tenu le pouce en l'air pour rien
Y a même pu de place pour un semi-
voyageur

Le frette noir est là, c'est pas un mirage
Attention! – « Le pouce en l'air va geler! »

Le temps dur zigzague comme un homme
chauffé à l'alcool pur
Il plante sa hache molle dans la neige grise
Il fait semblant qu'il est minuit moins cinq
Il cherche en hypocrite le compte à rebours

Il voudrait vendre vite le pays pour
des *peanuts*

Les voyageurs soudés, cordés dans leurs
chars, n'en croient pas leurs yeux
Ils n'ont pas les moyens de racheter tout
un pays étouffé par le temps pressé
Ils sont isolés dans leurs régions fermées
à froid
Pis le gaz est cher, je l'ai déjà dit.

Les voyageurs poussent des cris sans fin,
mais personne ne les attendrit
Ou plutôt, personne ne les attend,
personne ne rit.

Ils entonnent alors en chœur :
« Il nous reste des toasts brûlées,
Du café frette et des bobettes
Il nous reste aussi une amanchure de
saison dans une boîte en carton. »

On va se marcher sur les pieds tout
à l'heure,
J'ai demandé aux derniers survivants
« Qui c'est qui chantait encore hier :
À qui le p'tit cœur après 9 heures? »
Ben, c'est trop tard, pu de chanson icitte
Il est minuit moins quatre.

Je peux-tu vous demander votre nom, à
vous qui êtes aux Cieux?
Parce que là, je sens que ma dernière
heure va se pointer le nez
Et j'aimerais ça laisser des traces
Écrire mon testament sur un boomerang
Pis vous l'envoyer.
J'en tremble de ravissement, rien qu'à
y penser.
Wo! Wo! Je me ravise!
Le mieux serait de ne pas laisser de traces
D'avoir juste le pouce en l'air pour l'éternité.

Silence, pu rien n'avance.
Me v'là enfermé sur le bord de la route
138 toute en glace noire.
Je vous le concède, c'est pas à conseiller
d'être planté là,
À longueur de journée, avec une pancarte
au vent qui dit :
« Vendeur d'icebergs demandé. »



Lettres de ma mère

Dans ces extraits de lettres de ma mère, il y a peut-être du cinéma qui m'interpelle. Mais aurai-je le temps d'en faire quelque chose ?

À la fin des années quarante, ma mère écrira une centaine de lettres à son fils aîné qui étudie alors à Ottawa pour devenir prêtre. Elle lui fait part de ses préoccupations journalières tant au niveau de ses multiples occupations, du travail de mon père à la manufacture de meubles et surtout des soucis que lui procurent ses 10 autres enfants encore à la maison. Dans ces années, mes parents font aussi l'élevage de poules pour subvenir aux besoins de leur grosse famille. Nous sommes dans une petite ville des Bois-Francs, à Arthabaska. Son fils aîné devient son confident.

24 oct. 47

Ton père vient de m'emporter une poule à arranger et il est neuf heures. Il m'en emporte à toute heure. Cette semaine à 11 heures moins vingt, il m'arrive avec une. Ça faisait une minute que j'étais couchée. Je t'assure que ça me coûtait de me lever ha! ha! Ça aurait été de valeur de la perdre. Je l'ai vendue \$2,00 le lendemain. C'est le métier vois-tu. Ça paie un peu. Nous faisons de \$5 à \$6 de bénéfices par jour. Nous envoyons de 8 à 9 caisses d'œufs par semaine. Cela fait des œufs à manœuvrer.

Arthabaska 7 déc. 1947

F. Henri Giguère j. o.m.i.

Bien cher enfant,

En réponse à ta lettre reçue la semaine dernière, nous sommes tous bien... De ce temps-ci, nous sommes dans l'ouvrage par-dessus la tête. Nous avons démanché un mur cette semaine, défait un plancher, percé un trou pour la cave. Et là, ton père a commencé à faire son escalier pour monter en haut. Il veut faire un plancher neuf et un évier et des armoires. C'est beaucoup d'ouvrage à faire par les soirs.

18 mars 48

Nous ici, nous sommes à peu près tous remis d'une bien mauvaise grippe... Nous avons passé un bien mauvais mois. Surtout une semaine. J'en avais 4 de couchés en haut. Claudette en bas et Serge mourant à l'hôpital. Imagine les transes que nous avons passées. Nous l'avons ramené

dimanche. Il a été 20 jours à l'hôpital et 8 jours malade ici avant. Il n'est pas fort encore. Il ne marche même pas... Bruno a perdu 10 jours d'ouvrage. Gaston ne l'a pas eue si fort, mais ça faisait 3 semaines qu'il ne travaillait pas. Il avait eu un accident. Il s'était décollé les tendons de l'épaule en se renversant une brouette de plomb de 2 000 livres sur le bras... Ils sont tous retournés à l'école lundi et à l'ouvrage. Nous avons passé un mauvais quart d'heure... Nous ne pouvons pas toujours vivre sans tracas. Nous sommes sur la terre pour ça.

Arthabaska 10 juillet 1948

F. Henri Giguère n. o.m.i.

Bien cher enfant,

Tu dois bien te demander ce que je fais que je ne t'écris pas. J'attendais que tu ne sois plus en retraite. Ce n'est pas parce que je t'oublie. Oh! non. Il ne s'est pas passé une journée durant ta retraite sans que j'aie prié pour toi à différentes heures du jour pour le succès de ta retraite. Nous sommes tous bien, mais il y a quelque chose qui nous tracasse un peu depuis hier soir. La manufacture est en grève. Nous ne savons pas combien de temps cela peut durer. S'il faut qu'elle ferme une bonne secousse, cela va aller mal. Mais il faut espérer que ça s'arrange. Toutes les manufactures de meubles de la province sont supposées fermer.

29 déc. 1948

...Gaston a commencé à travailler ce matin avec Bruno à Victoriaville. Il nous a fait une bassesse à la messe de minuit. Il s'est saoulé. Bruno l'a ramassé en bas du perron de l'église. Tu penses si c'est un honneur pour la famille. Tout le monde l'ont vu là. Le petit Therrien lui a offert un coup. Il en a trop pris. Il n'est pas habitué. Il a été bien malade. Il faut toujours une ombre au tableau. J'espère bien que ce sera la dernière fois. Si nous pouvons le faire entrer et tenir dans les Lacordaire. Il va falloir prier beaucoup pour lui.

20 nov. 1948

...Bruno n'a pas encore d'ouvrage... nous avons Gaston qui était parti pour New York. Nous pensions le voir casé...

il n'a pu avoir de permis pour demeurer aux États-Unis... Il nous est revenu habillé des pieds à la tête, mais pas un sou. J'en suis bien découragée par moments. Je ne sais pas quoi faire. Avec leur père, c'est un désaccord continu. Quand ils gagnent un sou, ils le dépensent tout à fait inutilement, complètement. C'est les vues et le restaurant. Ils ont travaillé pour leur père au poulailler. Il les a payés comme de grands étrangers à toutes les semaines. À présent, il les nourrit à rien faire. C'est très ennuyeux.

Il n'y a pas d'ouvrage pour les garçons de cet âge. Là, je crois bien que c'est une guerre qui se prépare.



Photo: Serge Giguère

Hector Giguère et Antoinette Vézina

3/12/50

Bien cher grand,

...Nous avons eu du nouveau depuis ta dernière lettre. Nous avons eu un peu de tracas. Nous avons fait opérer notre bébé Serge d'une grave opération, une hernie presque au creux de l'estomac... il avait toujours du mal et ne gardait rien. Il souffrait beaucoup. Le médecin a dit qu'il aurait pu mourir dans l'espace de 4 à 5 heures après avoir mangé. Il serait mort comme étranglé. Il est revenu hier après 11 jours à l'hôpital. Il est très bien et bien content d'être parmi nous et cette semaine le bébé Alain a passé proche à son tour... ■